

guère ma profession, je suis avocat, et à ce titre je suis quelquefois appelé devant les tribunaux. Or supposons que mes services auraient été retenus par le gouvernement pour le défendre des accusations portées contre lui par le chef de l'opposition et l'ex-ministre des Finances. Comment pourrais-je défendre les honorables ministres de l'accusation d'avoir manqué à toutes leurs promesses ? Y a-t-il sous la calotte des cieux une seule de leurs promesses qui n'ait pas été violée, depuis l'engagement solennel qu'ils avaient pris de déraciner l'arbre de la protection, jusqu'à la promesse de l'honorable premier ministre de ne pas accepter de titres ?

J'ai ici ses propres paroles en réponse à M. Huxtable, qui lui posait une question à Renfrew, au sujet du plébiscite :

Le revd. M. Huxtable.—Par une majorité d'environ 80,000 Ontario s'est prononcé en faveur de la prohibition du trafic des liqueurs. Nous comprenons que sir Wilfrid Laurier a déjà promis qu'un plébiscite sera pris dans tout le Canada, s'il arrive au pouvoir aux prochaines élections. Je voudrais lui demander si, au cas où la chose aurait lieu, et au cas où la majorité des électeurs se déclarerait en faveur de la prohibition, il s'engage à nous donner une loi prohibitive.

M. LAURIER. Je dois dire à mon ami d'abord que je ne suis pas Sir Wilfrid. Je suis simplement M. Laurier. Je suis un pur démocrate.

Le revd. M. HUXTABLE. Moi, aussi, monsieur.

Cependant qu'est-il arrivé ? Les chaus-sures qu'il portait en cette occasion n'étaient pas encore usées, qu'il avait traversé l'At-lantique et trouvé un paquet dans la cham-bre de son hôtel. Il l'ouvre et s'aperçoit que se sont ses lettres de noblesse : "Sir Wilfrid Laurier, G. C. M. G.." Que fait-il ? Sa fierté se révolte à l'idée d'accepter un pareil titre et il met le paquet de côté ; il se rappelle qu'il a dit : "Je suis un pur démocrate ; je retournerai chez moi comme un homme, simplement M. Laurier."

Mais après cela, il se met à songer : "Sir Wilfrid Laurier, G. C. M. G. ! Avoir toute la poitrine couverte d'or ! Porter un tricorné orné de plumes d'autruche hautes comme le mur ! Sir Wilfrid Laurier !" Il se sent grand d'un pouce. Cette idée le fascine ; elle l'attire ; il ne peut parvenir à la chasser ; il est sur le point de s'y abandonner lorsqu'un reste de fierté se réveille en lui ; il repousse le parchemin et dit : "Non ; je retournerai au Canada, simplement M. Laurier, un homme du peuple, un pur démocrate."

Mais ses yeux tombent de nouveau sur le fatal papier, et cette fois il ne peut résister à la tentation ; il l'accepte. Il a mis sa fierté dans sa poche et quand même son costume de Windsor serait couvert d'or des pieds jus-qu'au cou, quand même son tricorné serait deux fois plus haut et serait orné des plumes de cent autruches, sa fierté ne se réveille-rait plus. Il nous est revenu sir Wilfrid,

mais il avait perdu la fierté qu'il avait avant son départ.

Tout ceci n'est qu'une bagatelle, mais c'est un échantillon de tout ce qui a eu lieu du commencement à la fin. Il porte la médaille de Cobden, à côté de son étoile ; sur une face de cette médaille on lit : "Auspicium melioris avi-gage de temps meilleurs," et sur le revers, "Foi, vérité, paix et prospérité."

Foi, vérité ! Où sont vos promesses, sir Wilfrid ? Où sont vos engagements ? Foi !—Où est votre loyauté envers le peuple cana-dien ? Où est votre pure démocratie ; où est le libre-échange tel que pratiqué en Angle-terre ?

Foi, vérité ! mais il a été parjure, même envers le club Cobden dont il porte la mé-daille. En arrivant au Canada, il déclara dans un banquet à Toronto qu'il est en fa-veur du commerce différentiel, et c'est pour étouffer ce commerce différentiel qu'il a reçu sa médaille.

Tout le mal provint de cette vilaine ma-chine qu'on appelle le gouvernement du Ca-nada—le vrai parti libéral n'en est pas res-ponsable et j'en appelle à ce qui reste de vrai libéralisme dans le pays et je lui de-mande de s'affranchir de la servitude de ces contempteurs du libéralisme.

Si, rendant visite à quelqu'un, vous trou-viez sur son buffet treize carafes étiquetées "Vin d'Oporto", et si après avoir été in-vité à boire, vous constatiez que toutes ces carafes contiennent, non du vin d'Oporto, mais une liqueur quelconque qui n'en a que la couleur, que diriez-vous de cet homme si, sur vos observations, il répondait, "C'est du vin d'Oporto ; voyez l'étiquette."

De même croit-on qu'il suffise de l'étiquette du libéralisme pour faire un libéral ? Non, M. l'Orateur, les chefs du parti libéral sont au pouvoir, il est vrai, mais le libéralisme et le parti libéral n'y sont pas ; ils sont trahis. Où est donc le parti libéral, qu'il ne se lève pas pour protester contre ceux qui le tra-hissent ? La position dans laquelle il se trouve me rappelle une anecdote qui ne manquera pas d'intéresser mon honorable ami de Victoria (M. Prior). Un de ses élec-teurs, boucher de son métier, aperçut un jour un chat famélique que n'avait que la peau sur les os, qui se tenait à peine de-bout. Le boucher qui était un homme sen-sible dit à son employé : "Donnez une livre de viande à ce chat, jusqu'à ce qu'il soit de-venu gras." Il partit ensuite pour l'Atlin, et à son retour, deux mois après, il aperçut encore le chat, aussi maigre, aussi misé-rieux, aussi faible que la première fois. "Ne vous avais-je pas dit," dit-il à son employé, "de donner une livre de viande par jour à ce chat ?" "J'ai exécuté vos ordres," répon-dit l'employé, "je lui ai donné une livre de viande, il n'y a pas trois minutes." Le bou-cher regarda le chat quelques instants, puis le prenant dans ses mains, il le pose dans un plateau de la balance et le pèse.